



La rivière rouge et l'oie muette

Description

Il était une fois, dans un village où la forêt penchait sur la rivière, que l'on disait ensorcelée les nuits de gel. Quand l'hiver frappait la porte, l'eau virait au rouge sous les reflets du ciel, et les enfants se pressaient derrière les vitres pour compter les craquements de la glace. L'air sentait le bois brûlé et le pain noir ; le vent charriait des branches sèches et le soir descendait vite.

Dans ce village vivait Lin, un jeune vannier aux mains fines. Il tressait l'osier à l'aube pendant que le coq chantait, ses doigts glissant entre les brins humides, le dos penché tout près du sol froid. Les anciens disaient : « Ce garçon a plus de patience que trois vieillards ensemble ! » Un matin, Lin descendit vers la rivière en portant sous son bras un panier neuf qu'il voulait donner à sa grand-mère. Le pont de pierre grinçait sous ses pas légers ; il s'arrêta net. Sous l'arche dormait une oie blanche, couchée sur la rive où la boue gelée brillait comme du sel.

Lin s'approcha en silence. L'oie avait perdu une plume sur chaque aile ; elle ne bougeait pas quand il parla tout bas : « Tu as froid ? Moi aussi j'ai froid parfois... » Il cueillit un peu d'herbe sèche, en fit une poignée douce qu'il glissa près d'elle. L'animal tourna seulement l'œil mais ne fit point de bruit.

Au village on se moquait des bêtes blessées : « Qu'une bête reste muette n'est pas affaire d'homme ! » Mais Lin revint au pont la nuit suivante, une pomme cachée dans sa poche et du lin dans son mouchoir. La lune basse dorait à peine les pierres ; il chuchota : « Tiens, goûte si tu veux... » L'oie renifla mais recula sans un son. Trois nuits de suite Lin descendit ainsi avec pain rassis ou petite branche pour lui parler doucement.

Or il advint qu'au matin du troisième jour, devant la porte du vannier reposaient trois objets couverts de givre et de plumes grises : un bouton d'argent terni, une clé minuscule toute piquée de rouille et un morceau de verre poli par la rivière.



C'est ce même jour que le père de Lin frappa contre le chambranle : « Fils, laisse ces animaux ! On dit que cette oie-là est envoyée par le courant rouge — c'est mauvais présage... Viens plutôt ramasser du bois avant que tout soit pris ! »

Mais Lin n'écouta qu'à moitié ; son regard courut sous la table jusqu'aux trois objets glacés qu'il avait ramassés avec soin. Son cœur battit fort comme si quelqu'un frappait dans sa poitrine.

La nuit venue, Lin retourna encore au pont malgré l'interdit lancé par son père : « Ne vas point au bord après la tombée du jour ! » Pourtant ses jambes filèrent toutes seules dans le gel mordant.

À mi-chemin sur le sentier bordé d'ajoncs secs, il trouva deux enfants assis près du vieux saule qui surveillait toujours le gué — Myriam aux tresses pleines d'épines et Gilles qui portait toujours deux mitaines dépareillées. Ils tapotaient leurs genoux pour se réchauffer.

« Où vas-tu ? demanda Myriam sans sourire.

— Je vais voir si l'oie a bougé,
dit Lin.

— Personne ne doit traîner là-bas après nuit noire,
gronda Gilles en secouant ses mitaines comme pour lancer des sorts invisibles.

— Je n'y vais pas longtemps... C'est juste un animal fatigué,
soupira Lin en évitant leurs regards.

Myriam haussa les épaules mais souffla :

— Prends garde à tes mains alors...»

Et ils restèrent plantés là jusqu'à ce que Lin disparaisse entre les troncs noirs.

Sous le pont tout était blanc sauf quelques touffes rousses collées contre la pierre humide. L'oie était là encore mais quelque chose avait changé : à ses pattes brillait une flaque sombre traversée par des traînées rouges fines comme des fils — reflet peut-être ou trace oubliée ?

Lin s'accroupit lentement ; il voulut toucher son aile cassée mais aussitôt l'animal dressa sa tête toute droite et ouvrit son bec sans émettre aucun cri. Le regard soudain fixe glaça Lin jusqu'au bout des doigts.

« Que veux-tu ? murmura-t-il très bas.

Mais aucune voix humaine ni animale ne répondit — seule la rivière coulissait avec bruit épais derrière eux.

Alors Lin fit ce qu'il n'aurait pas dû faire : il prit entre ses paumes froides le cou doux de l'oie et souffla dessus en espérant faire revenir sa chaleur.

Aussitôt un frisson monta depuis les cailloux humides jusqu'au ciel couvert ; tous les bruits semblèrent s'éteindre autour du pont — plus d'eau vive ni cliquetis d'insectes invisibles sous les feuilles mortes.

Une odeur lourde envahit ses narines comme celle des caves fermées trop longtemps.

L'enfant recula brusquement mais garda serré contre lui un duvet léger accroché à ses manches trempées.

Le lendemain matin tout changea dans le village : au lieu d'un filet rouge coulant entre les berges sombres on vit jaillir une eau trouble pleine d'écume noire ; même ceux qui veillaient tôt refusèrent d'aller y remplir leurs seaux tant leur visage restaient pâles à cette vue-là.

Les anciens se rassemblèrent sous le porche étroit qui grinçait au vent sec ; ils parlèrent longtemps puis envoyèrent Myriam chercher Lin chez lui tandis que Gilles frappait chez chaque voisin :

« Un malheur rôde autour du gué ! Qui a touché à ce qui devait rester secret ? »

soufflèrent-ils en roulant leurs gros yeux fatigués au-dessus de leurs barbes blanches ou mentons fripés par trop d'années passées dehors.»

Myriam trouva Lin assis dans sa chambre minuscule penchée contre l'arrière-cour où pendillaient paniers vides accrochés aux cordes raides comme des arpèges muets. Elle tira doucement sur sa manche :

« Dis-moi ce que tu as fait hier soir — pourquoi tes mains sont-elles toutes bleues ? » demanda-t-elle sans colère ni moquerie cette fois-ci. « Je voulais juste réchauffer l'oie... J'ai désobéi quand mon père a parlé. » répondit-il presque sans souffle. Puis il ouvrit sa main gauche : dedans reposaient encore quelques plumes givrées mélangées aux trois petits objets trouvés devant sa porte plus tôt. « Montre-moi, » dit Myriam. Tous deux descendirent ensemble vers la rivière changée. Là ils croisèrent Gilles qui attendait déjà tenant entre ses bras ramassés un filet grossier plein de cailloux polis. « Je viens aussi, » annonça-t-il simplement. Or lorsqu'ils arrivèrent près du pont chacun sentit ses pieds coller étrangement au sol boueux. Les cailloux vibraient sous leur poids. Le temps semblait tendu entre deux souffles. Lin posa alors dans l'eau sale : bouton argenté, d'abord, rien. La clé rouillée ensuite : un remous timide, c'était tout. Mais lorsque vint enfin le tour du verre poli, l'oie blanche sortit lentement de dessous pierre frottant chaque plume contre la surface écumeuse. Sans bruit elle plongea entièrement. Au moment précis où disparaissait sa queue ronde, l'eau cessa toute agitation, puis redevint peu à peu claire, sans trace ni couleur autre qu'un reflet gris tirant vers bleu pâle. C'est alors seulement que vinrent résonner quelques notes basses : un vol sauvage passa très haut dans ciel chargé apportant chute soudaine neige fine. Tous trois restèrent figés, l'esprit vide, tandis qu'une odeur neuve — celle du linge séché dehors — se répandit alentour. Avant midi, sur chaque maison apparut placardé un ruban noué pris dans panier offert par Lin. Il n'y eut plus jamais, de mémoire personne, cette étrange teinte rouge lors premiers frimas. Mais chaque année, pour se souvenir, cinq enfants emmenaient auprès rivière une miche pain noir coupée en trois parts — une pour eux, deux partagées avec oiseaux muets venus hiverner sur berges désertes. Ils déposaient simple bouton, puis clé faiblement brillante, puis galet doux roulé main nue. Dès lors, l'histoire circula moins parmi vieillards amers : ce furent jeunes gens seuls capables raconter fil tissé entre panier, bec silencieux, boue froide. Jusqu'à aujourd'hui, dans chaque maison riveraine, on pose devant fenêtre basse petite plume blanche liée par fil bleu lors premier givre. Ainsi personne, nul jour, n'oubliera vraiment.

date créée

11/05/2026

Auteur

tesai